



Un bijou, une histoire

LOUIS SOURY : UNE MAISON DE JOAILLERIE OUBLIÉE

Marie Chabrol¹ et Charline Coupeau²

n° DOI: doi.org/10.63000/G7mcV126ls1mjo

Abstract

LOUIS SOURY: A FORGOTTEN JEWELRY HOUSE - Fully embedded in the cultural and artistic context of his time and favored by the press as well as appreciated by his clientele, Louis Soury (1859 – 1917) worked as a jeweler for thirty-three years. Yet, following his death in 1917, his name disappeared and even his very existence faded from memory. Never identified in auction records nor in museum jewelry collections, the “Maison Soury” appears to have left no tangible trace. The rediscovery of four drawing albums on the art market in 2021 made it possible to examine the stylistic language of this house. Studied here for the first time, these albums offer valuable insight into Parisian jewelry production between 1887 and 1917, revealing the eclecticism of both manufacture and sources of inspiration, and reflecting of a society of the end of the 19th century in a state of constant transformation.

Résumé

Bien dans son temps, chéri par la presse et, semble-t-il, apprécié de ses clients, Louis Soury (1859-1917) a œuvré comme joaillier durant trente-trois ans. Pourtant, à son décès en 1917, le nom disparaît et on oublie jusqu'à son existence. Jamais identifiée dans les ventes aux enchères ni dans les collections muséales de bijoux, la maison Soury paraît n'avoir jamais existé. Quatre albums de dessins réapparus sur le marché en 2021 permettent de saisir le style de cette firme. Étudiés pour la première fois, ils livrent un regard sur la fabrication joaillière parisienne entre 1887 et 1917 et montrent l'éclectisme des productions et des inspirations, témoignant d'une société fin de siècle en constante évolution.

¹ Gemmologue et historienne du bijou, chabrol.marie@outlook.fr

² Docteure en Histoire de l'Art et gemmologue, chercheuse spécialiste du bijou ancien, ch.coupeau@gmail.com

Image d'illustration de l'article : Projet de collier avec diamants et rubis, possiblement en argent et or. Album n° 1. Photo : Archives privées.

Header image: Necklace design with diamonds and rubies, possibly in silver and gold. Album n° 1. Photo: Private archives.

INTRODUCTION

Louis Soury (1859-1917), voilà un nom quelque peu mystérieux et oublié de nos jours. Le 26 mai 2021, quatre albums de dessins étaient proposés aux enchères auprès de la maison Baron Ribeyre & Associés (lot 176). Acquis et conservés depuis dans une collection privée française, ils nous permettent, après plusieurs mois de recherches, de documenter en détails la production d'un fabricant dont plus personne ne se souvient vraiment.

Pourtant, entre la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, Soury fut un nom incontournable dont toute la presse se faisait l'écho. La richesse des dessins de la maison témoigne de styles très différents, d'une volonté de plaire aux plus aisés, mais également aux bourses plus modestes. En effet, les albums révèlent de nombreux dessins de bijoux plus petits, sans doute plus légers et ornés de moins de pierres. En somme, la maison ne fabrique pas seulement de la haute joaillerie selon les critères de l'époque, mais aussi des bijoux de tous les jours, plus accessibles et de tous les moments, témoignant sans doute de la fidélisation d'une clientèle qui se rend chez son joaillier pour toutes les belles occasions. C'est du moins ce que relate le chroniqueur Carel du Ham dans le journal *Le Figaro* du 23 décembre 1893[1] :

"Parmi les créations les plus remarquables de M. Louis Soury, il faut citer le bracelet-ruban dont on a si souvent parlé. À côté de cette élégante spécialité, j'ai vu chez lui de charmantes choses dont je donne un dessin, deux beaux bracelets, une jolie branche de clématite, une danseuse en joaillerie d'après Léon Commère, une broche nœud-lacet, une broche ronde japonaise cigogne, une broche barrette trèfle en perles et deux rubis, une broche émail Limoges avec brillants, une broche rosace tourbillon, saphirs et roses. On voit ainsi que l'on peut trouver chez Louis Soury depuis le collier de perles, la rivière de brillants jusqu'aux bijoux de moindre importance, en un mot des joyaux pour toutes les bourses. Et si simple que soit chaque pièce, elle est toujours traitée avec le même goût artistique. M. Louis

Soury a établi ses prix de façon à pouvoir offrir des cadeaux d'étrennes à la portée de tous. Ce n'est pas l'un de ses moindres mérites".

LE BIJOU, UN HÉRITAGE FAMILIAL

Louis Soury est né à Paris le 22 juillet 1859 de l'union entre Louis-Auguste Soury (1826-1878) et Marie-Victoire Christine Holzbacher (1823-1886). À la question première de savoir si la famille travaille dans le domaine de la joaillerie, on peut répondre qu'elle s'en approche, car son père est déclaré comme "graveur" dans son acte de mariage — publié le 18 mai 1854 — et "dessinateur" lors de son inhumation au Père-Lachaise, le 28 janvier 1878. En août 1876, les créations de L.-A. Soury père sont présentées lors de la 5^{ème} exposition organisée par l'Union centrale des Beaux-Arts (1876)[2] au Palais de l'Industrie. Médaillé d'argent — de la 5^{ème} section, 7^{ème} classe dédiée à l'art appliqué aux métaux et aux matières de prix — aux côtés de grands noms à l'instar de Tard (émailleur en cloisonné pour Falize), Debut et Legrand (dessinateurs pour la maison Boucheron), L.-A. Soury est notifié comme "graveur" et "collaborateur" de la maison Falize (*La Chronique des Arts et de la curiosité*, 1876)[3].

Comment cet homme, fils de militaire, devient-il graveur-dessinateur ? Bien que ses deux talents soient mentionnés dans la *Revue mensuelle des Beaux-Arts appliqués à l'industrie* de 1876 (Bulletin de l'Union centrale, 1876)[4], la réponse reste inconnue. Cependant, sa descendance va s'inscrire dans le cercle du commerce du précieux qu'elle côtoie via les alliances familiales. Pour comprendre cette évolution, il convient d'étudier l'entourage proche et ses unions. Lors du mariage du couple Soury-Holzbacher, plusieurs témoins révèlent les liens de la famille avec l'industrie du bijou comme : Marie Simon Sohier (vers 1798-1872), oncle de la mariée et bijoutier en doré (*Annuaire-Almanach du commerce*, 1857)[5a] ; Achille-Victor Soury (1825-1877), frère du marié, déclaré comme horloger.

En se concentrant sur les lieux d'habitation de la famille, il est intéressant de noter qu'à l'époque des noces en 1854, le couple réside 7 rue de la Jussienne dans le 2ème arrondissement de Paris à quelques rues du Palais-Royal, secteur bien connu des bijoutiers. L'*Annuaire-Almanach* du commerce de 1857 mentionne l'activité de dessins et gravure de L.-A Soury au 3 rue Petit-Carreau (2e arr. de Paris) non loin donc de son lieu de résidence. Soury y reste jusqu'en 1860 puis s'installe au 3 rue Beaupaire en 1861 (Annuaire-Almanach, 1er janvier 1861)[5b]. Durant cette période il déménage au 47 rue Greneta, située entre les stations de métro actuelles Sentier et Etienne Marcel, un secteur réputé pour son identité artisanale. L'adresse n'est pas particulièrement chic, en témoigne une photographie d'Eugène Atget prise en 1915. Cependant, rien n'indique que la famille est pauvre ou nécessiteuse. C'est peut-être cette enfance dans un quartier populaire qui influencera les créations accessibles de Louis Soury, alors devenu joaillier.

LOUIS SOURY, EXPERT JOAILLIER : HISTORIQUE DE LA MAISON

De Louis Soury, on ne sait que peu de choses avant les années 1890, période où la maison Louis Soury émerge avec force dans la presse de l'époque. Il aurait appris le métier auprès de son père (voir le catalogue du Salon du Palais des Champs-Élysées de 1896) ou peut-être aux côtés de son grand-oncle Sohier, installé au 246 de la rue Saint-Martin à quelques encablures de la demeure familiale. C'est certainement via son activité de joaillier que Louis Soury s'enrichit. En effet, quand il épouse Louise Flavie Gossart (1885-1933) le 18 mars 1891, il est désormais domicilié dans le 16ème arrondissement au 82 rue de Passy et désigné comme "négociant". À cette adresse habite déjà son épouse et sa mère alors indiquée comme "rentière" ; le père est inconnu. Au mariage Soury-Gossart, on relève la présence d'Achille-Louis, son frère, lui aussi négociant et commissionnaire. Bijoutier toute sa vie durant, Louis meurt à Meulan-en-Yvelines le 26 juillet 1917 (*Le Figaro*, 4 août 1917)[6a]. Si vous êtes curieux de

découvrir la tombe du clan Soury, vous pouvez vous rendre au Cimetière du Père-Lachaise où la famille est enterrée dans la Division 74, chemin Serré, 5ème ligne.

La date de la fondation de la maison Louis Soury n'est pas connue avec exactitude, car les archives des enregistrements antérieurs à la création du registre du commerce en 1920 sont globalement lacunaires. Cependant, les archives de la douane et la consultation des annuaires du commerce et de l'industrie de Paris nous permettent de suivre la trajectoire administrative de l'entreprise. Sa première insculption en tant que "fabricant bijoutier" remonte au 28 septembre 1884. Son poinçon de maître se compose de ses initiales LS complétées d'un différent représentant une souris (Figure 1). À cette époque, la stabilité ne semble pas la première des qualités de la firme qui va



Figure 1 : Poinçon de Louis Soury (1857-1917), initiales LS et différent représentant une souris, insculption 28 septembre 1884, Photo : Archives de la douane, Garantie de Paris.

Figure 1: Louis Soury (1857-1917) hallmark, initials LS and differentiator representing a mousetrap, indictment September 28, 1884, Photo: Customs Archives, Paris Guarantee.



Figure 2 : Encart publicitaire pour Louis Soury. Fabricant, joaillier, bijoutier. Bureaux et ateliers, Paris, 30, rue de Provence, dans *Le Figaro* illustré du 1er janvier 1895, Photo : Paris, Bibliothèque nationale de France.

Figure 2: Advertisement for Louis Soury. Manufacturer and jeweler. Offices and workshops, Paris, 30, rue de Provence. In *Le Figaro* illustré of January 1, 1895. Photo: Paris, National Library of France.

déménager à plusieurs reprises, déclenchant à chaque nouvelle adresse un réenregistrement du poinçon. En 1884, la maison est installée au 2 rue Communes, à l'angle de la rue Turenne, dans le 3ème arrondissement de Paris. Puis en 1887, elle pose ses outils au 20 rue de Gramont dans le 2ème arrondissement (*Annuaire-Almanach du commerce*, 1er janvier 1887)[5c]. Louis Soury est décrit comme "fabricant, dessinateur, haute fantaisie, pièces de commandes et modèles



Figure 3 : Proposition de design du deuxième poinçon de Louis Soury sur la base de la description fournie par les archives des Douanes. Photo : Marie Chabrol.

Figure 3: Proposed design of Louis Soury's second hallmark based on the description provided by the Customs archives. Photo: Marie Chabrol.

déposés". L'adresse de la rue Gramont, près du boulevard des Italiens, est intéressante, car ce déménagement coïncide avec l'enracinement des diamantaires et des bijoutiers dans le 9ème arrondissement à la fin du XIXème siècle (Coffignon, 1888)[7]. En effet, cette rue se situe à quelques minutes à pied de la station de métro Richelieu-Drouot dont le quartier est alors celui des théâtres, des galeries et des ventes aux enchères. Un endroit où l'on sort, où l'on se montre. Un lieu pour paraître.

C'est donc en janvier 1893 que Louis Soury s'installe dans cet arrondissement devenu indissociable de la joaillerie. Il est enregistré au 30 rue de Provence (*Annuaire-Almanach du commerce*, 1er janvier 1893)[5d] (Figure 2). Les archives de la Douane confirment cet établissement avec l'insculption d'un nouveau poinçon en date du 11 septembre 1894. Ce dernier est biffé le 30 janvier 1896, sans correspondre à une fermeture administrative, car quelques mois plus tard, un autre poinçon voit le jour (Figure 3) à la même adresse et peut être utilisé à partir du 29 janvier 1896 (poinçon avec une étoile en haut et en bas et le nom en entier). La date de fin de ce poinçon n'est pas connue, mais il est vraisemblablement apposé jusqu'à son décès en 1917. Un changement d'adresse notable intervient en 1898. À compter du mois de janvier, on signale que la maison de vente est désormais installée au 2 place de la Madeleine (*Almanach-Annuaire du commerce*, 1er janvier

1898[5e] ; Vicomtesse de Réville, 1899[8]). Il s'agit d'une adresse élégante et bien visible, où est aujourd'hui implantée la grande boutique de Polo Ralph Lauren. Les bureaux et les ateliers restent toutefois au 30 rue de Provence jusqu'en 1901, date à laquelle ils intègrent l'immeuble historique du 10 place Madeleine (*Annuaire-Almanach*, 1er janvier 1901)[5f].

Il faut attendre les années 1892-1893 pour que la presse s'empare du sujet Louis Soury. Ce dernier devient le joaillier à la mode qu'il est de bon ton de fréquenter. Voyons comment Louis Soury a conquis le cœur des Parisiens et Parisiennes.

Un bijoutier-joaillier en vogue dans la presse de la Belle Époque

Pour en savoir davantage sur le parcours et la notoriété rencontrés par Louis Soury, la presse de la fin du XIXème et du début du XXème siècle est une piste à ne pas négliger. Au regard des périodiques de l'époque consultés, le joaillier qui présente "tout ce que l'art du bijou moderne fait de plus parisien" (*Gil Blas*, 31 décembre 1895)[9a] connaît un franc succès auprès de la clientèle française (Figure 4). Les journaux étrangers, à l'instar du quotidien américain *New York Herald*, éditent quant à eux et à plusieurs reprises des encarts publicitaires (*New York Herald*, 10 mai 1894)[10] permettant ainsi de promouvoir les pièces du joaillier et de séduire l'élite internationale. Parmi les clients réputés de Louis Soury, il y a notamment Joséphine Vernaude, épouse du lieutenant de la marine impériale russe Mikhaïl Konstantinovitch Istomine qui pour son mariage se voit offrir dans sa corbeille "un ravissant collier de perles et un bracelet de style finement ciselé et enrichi de pierres précieuses" du joaillier (*Gil Blas*, 15 novembre 1895)[9b]. En janvier 1912, dans l'*Annuaire de la curiosité et des beaux-arts*, Louis Soury y est indiqué comme fournisseur de S. M. le roi des Belges mais ne figure dans aucune des archives belges. Il n'apparaît pas, non plus, dans les médaillés de la section française à l'Exposition universelle et internationale de 1910 à Bruxelles



Figure 4 : Caran d'Ache et Saint-Albin, Vignette 87 de la bande dessinée "L'épopée d'un jockey" dans *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 16 juin 1894, p.4. Photo : Paris, Bibliothèque nationale de France.

Figure 4: Caran d'Ache and Saint-Albin, Vignette 87 from the comic strip "The Epic of a Jockey" in *Le Figaro. Sunday Literary Supplement*, June 16, 1894, p. 4. Photo: Paris, National Library of France.

(Groupe XV-Classe 95) — ce qui aurait pu attirer l'attention d'Albert Ier de Belgique (1875-1934). L'argument semble donc avant tout commercial, assurant un certain prestige au joaillier auprès de sa clientèle.

Nombreux sont les articles qui ne tarissent pas d'éloges sur les créations de Louis Soury : "C'est un véritable régal pour les yeux que sa superbe collection de bijoux de toutes sortes. C'est une véritable bonne fortune pour celles à qui seront offerts des bijoux portant sa signature." (*Gil Blas*, 25 décembre 1895)[9c]. Désigné comme "artisan consciencieux" (*Le Figaro*, 18 octobre 1895)[6b], la presse recommande à maintes reprises le travail du joaillier pour ses dessins inédits, le choix de ses pierres, de ses montures et ses prix abordables ; bien loin de ceux

pratiqués dans la célèbre rue de la Paix (*La Vie Parisienne*, 6 avril 1895)[11]. Un argument revient également à plusieurs reprises dans les périodiques de la Belle Époque : Louis est un "bijoutier qui fait tout par lui-même" (*L'Écho de Paris*, 15 mars 1899)[12]. Création, réparation, transformation, il sait tout faire :

"Au lieu de garder au fond d'un coffret des bijoux de valeur, qu'on ne porte pas parce qu'ils sont démodés, ou démontés, ou qu'on ne les aime plus, il faut les confier à Louis Soury, 30, rue de Provence, qui aura vite fait de les rajeunir, de les réparer et de leur donner un cachet qu'ils n'ont jamais eu." (*Frivoline*, 1896)[13a].

En 1896, Louis Soury obtient le titre "d'artiste" dans la presse féminine où son travail est loué avec force : "Les bijoux sont pour beaucoup dans le charme d'une toilette ; mais de même qu'une femme de goût se refuserait à porter la robe ou le chapeau qu'on voit sur tout le monde, autant elle doit éviter le bijou banal exposé à toutes les devantures. Si elle veut être guidée par un artiste, elle n'a qu'à consulter le bijoutier Louis Soury." (*Frivoline*, 1896)[13b].

Dans un article du *Figaro* daté du 4 juin 1907[6c], il est question de toilettes princières dont la vente est confiée à Louis. Si l'auteur de la chronique pointe le talent de Soury "artiste joaillier créateur de tant de chefs-d'œuvre", il s'interroge toutefois sur l'origine de ce trésor. Parure en "rubis d'Orient et brillants anciens" d'une nuance sang de pigeon, collier de diamants taille poires provenant du Brésil, collier d'émeraudes et collier constitué d'une quarantaine de perles d'une blancheur "liliale" composent cette précieuse collection qui attire l'élite parisienne et les connaisseurs étrangers au magasin du 2 place de la Madeleine. Une bonne façon de faire découvrir à une future clientèle la pluralité des services proposés par cette maison de joaillerie.

Lors de son installation sur cette même place, en complément des activités susmentionnées, s'adjoint celle d'expert auprès du tribunal de 1ère instance de

la Seine (*Le Temps*, 17 octobre 1913)[14a]. Jusqu'à son décès en 1917, Louis Soury s'investit dans cette mission, car le 16 avril 1917, il est encore cité comme expert de la vente aux enchères Lantiez à Drouot du 20 avril 1917 pour un ensemble de perles fines et plus précisément : d' "une perle blanche ronde de 32,64 grains et 182 perles blanches, forme bouton, poids total de 1280 grains divisées en 18 lots." (*La Liberté*, 1917)[15]. Son statut de "Joaillier Expert" relayé dans la presse est un argument mercantile, comme dans cette publicité du 29 mai 1914 dans le journal *Le Temps*[14b] qui indique que Louis Soury est spécialiste des "corbeilles de mariages" et "colliers de perles", qu'il pratique "l'expertise, l'achat et vente de tous bijoux".

En plus de mettre ses compétences professionnelles à disposition de la justice, Louis Soury s'investit également pour son corps de métier. En tant que président de la société des joailliers-bijoutiers-orfèvres — qui a pour mission de s'occuper du traitement des cendres, de la fonte et des essais de tous déchets et matières d'or et d'argent ; ainsi que la vente et l'achat desdits déchets — il demande, lors d'une séance tenue le 27 février 1905, que la gestion des cendres provenant des ateliers, effectuée depuis 1859 par la Société des Cendres, située au 39 rue des Francs-Bourgeois (4ème arrondissement), soit déléguée à une société coopérative et non commerciale (*Le Musée social*, 1905)[16].

Si le succès rencontré par la maison Soury entre les lignes des journaux de la Belle Époque n'est plus à démontrer, plusieurs mentions d'une de ses créations phares dans certains articles nous ont poussées à explorer les anciens brevets d'invention du XIXème siècle conservés dans les archives historiques de l'Institut National de la Propriété Industrielle (*Le Figaro*, 8 décembre 1895)[6d]. Le 27 août 1891, sous le n° 215757, Louis dépose un brevet pour un "nouveau genre de bracelet et de collier fait d'un ruban en tissu, portant des motifs de bijouterie, interchangeable à volonté". Louis Soury



Figure 5 : Illustration "Écrin à bijoux de Louis Soury" reproduite dans *La Vie Parisienne*, 28 décembre 1895. Photo : Paris, Bibliothèque nationale de France.

Figure 5: Illustration "Louis Soury's jewelry box" reproduced in *La Vie Parisienne*, December 28, 1895. Photo: Paris, National Library of France.

est en conséquence bien connu à la fin du XIX^{ème} siècle comme créateur du "Bracelet-Ruban". Mme Bernerette D..., cliente de la Maison Soury, précise dans *Le Figaro* du 3 novembre 1893[6e] que "ce charmant et nouveau joyau, dont l'effet est si gracieux sur le long gant" est à la fois "objet de luxe et d'une grande commodité". Une illustration présente dans *La Vie Parisienne* figure un modèle du bracelet-ruban de Louis Soury posé sur un angle de l'écrin à bijoux présenté (Figure 5). Ses émergences régulières dans la presse culturelle élégante sont sans doute à mettre en corrélation avec l'appartenance du couple Soury au Paris-mondain comme indiqué dans l'*Annuaire du grand monde parisien et de la*

colonie étrangère de 1908 [17]. Cité comme habitant au 10, place Madeleine, il réside dans ce quartier en bonne place aux côtés d'autres personnalités de l'époque comme le Comte de la Valette ou la Comtesse de la Tour-en-Voevre (*Paris-mondain : annuaire du grand monde*, 1908)[18]. Le succès de ce joaillier est donc possiblement dû à ce Tout-Paris qui se montre et qui sort. Nul doute que le couple Soury, pour figurer dans cet annuaire, a une vie sociale et mondaine importante.

À son décès en 1917, la maison Soury n'est visiblement pas reprise. Son frère Achille-Louis, enregistré comme commissionnaire en marchandises sans autre précision, brasse peut-être des articles précieux. Son installation en décembre 1913 au 56 rue du Faubourg Poissonnière à quelques rues de l'adresse de son frère laisse imaginer que cela est possible. Néanmoins, il ne proroge pas l'entreprise de son cadet qui semble disparaître tout d'un coup avec la mort "subite" de son fondateur (*Le Figaro*, 4 août 1917)[6a]. Quant au destin de son épouse, on sait juste qu'elle quitte Paris au décès de son mari et meurt en 1936 dans sa demeure à Ally, dans le Cantal. Une mention manuscrite dans le registre des inhumations de la commune témoigne de la réalisation d'un certificat d'indigence en date du 12 juillet 1940. Cela indique que la veuve Soury vivait particulièrement modestement, ce qui dénote en comparaison du niveau de vie plutôt élevé que l'on semblait percevoir du temps de la maison de joaillerie.

Après presque 40 ans de bons et loyaux services, Soury disparaît et le monde oublie jusqu'à son existence. Il faut la réapparition des albums de dessins de l'atelier pour remettre en lumière un joaillier, qui fut pourtant une adresse importante de la joaillerie parisienne.



Figure 6 : Projet de diadème en argent (?) ou platine (?), diamants et émeraude, Album n° 1. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 6: Design for a diadem in silver (?) or platinum (?), diamonds and emerald, Album No. 1. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.

STYLE ET INFLUENCES DE LA MAISON SOURY

Les quatre albums constituant le fonds Louis Soury offrent plusieurs centaines de dessins témoignant d'inspirations très diverses de l'atelier, mais aussi du "choix énorme des modèles" proposés par le joaillier, ainsi que le rappelle *Le Figaro* en date du 12 avril 1895[6f]. Sur ces quatre albums — dont trois se rattachent à l'adresse du 30 rue de Provence —, celui associé à l'adresse du 20 rue de Gramont, contient les réalisations les plus impressionnantes d'un point de vue joaillier (album n° 1). On y découvre : des aigrettes décorées de diamants et d'émeraudes (Figure 6), des devants de corsages imposants, sans doute en argent et diamants, dont on peut supposer le montage en trembleuse. Mais aussi : une broche lune ornée de rubis et diamants, des colliers possiblement transformables en diadèmes ; une parure aux émeraude cabochons opulents (Figure 7a,b) ou encore une suite d'hirondelles



Figure 7 : a) Projet de diadème en argent ou platine (?), diamants et 5 cabochons d'émeraude, Album n° 1 ; b) Projet de collier en argent ou platine (?), diamants et cabochons d'émeraude, Album n° 1. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 7: a) Design for a diadem in silver or platinum (?), diamonds and 5 emerald cabochons, Album No. 1.; **b)** Design for a necklace in silver or platinum (?), diamonds and emerald cabochons, Album No. 1. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 8 : Suite de broches représentant des hirondelles, possiblement argent et diamants. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 8: Set of brooches depicting swallows, possibly silver and diamonds. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 9 : René Lalique (1860-1945), "Vol d'hirondelles". Or, argent, diamants, rubis, vers 1886-1887. Collection privée Alexandre Rieunier jewels & photo : Wingen-sur-Moder, Musée Lalique.

Figure 9: René Lalique (1860-1945), "Flight of Swallows." Gold, silver, diamonds, rubies, circa 1886-1887. Private collection Alexandre Rieunier jewels & photo: Wingen-sur-Moder, Lalique Museum.

(Figure 8) rappelant celle exécutée par René Lalique (1860-1945) vers 1886-1887 et exposée au Musée de Wingen-sur-Moder (Figure 9). Parmi les esquisses remarquables de cet album n° 1, citons également un projet de bracelet dont le centre est un diamant coussin dont la taille semble non négligeable.

Quand il est installé rue de Provence, Louis Soury expose au Palais des Champs-Élysées (1er mai 1896)[18] dans la catégorie Art décoratif auprès de grands noms du milieu tels que : Lucien Falize (1839-1897) qui présente un Hanap d'or ciselé décoré d'émaux translucides — une pièce acquise par le Musée des Arts Décoratifs de Paris ; et René Lalique qui expose 27 objets de parures en or, argent et rehaussés de pierres précieuses. Louis divulgue lors de cet événement une épingle plume et F en or ciselé (exécutée pour le journal *Le Figaro*) dont l'album n° 2 conserve 9 projets (Figure 10a,b). On peut imaginer que certains modèles contenant des initiales avec les lettres "R" et "S" étaient peut-être destinés à des auteurs du célèbre quotidien ou au personnel de la rédaction et du secrétariat du journal.

Si les différents albums témoignent de l'existence d'une clientèle étrangère récurrente avec la présence de broches charmantes et

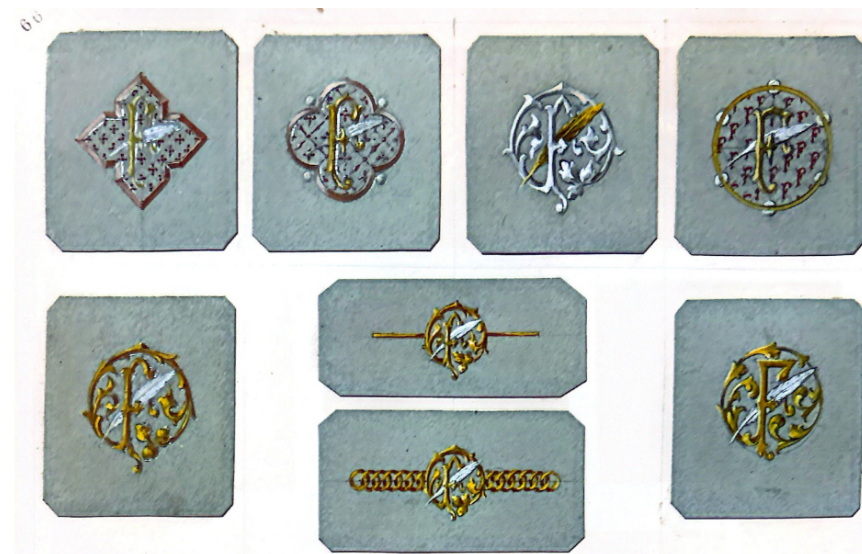


Figure 10 : Projets pour différents modèles a) d'épingles ou de broches et b) de broches, composés d'une plume et d'un F, d'une plume et d'un R ou d'une plume et d'un S, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 10: Designs for different a) pin or brooch or b) brooch models, composed of a feather and an F, a feather and an R or a feather and an S, Album No. 3. Source: Private Collection Alexandre Rieunier jewels.

délicates ornées de prénoms aux influences espagnoles ("Conchita", "Nieves", "Beatriz" ou "Antonio" (Figure 11a,b) auxquelles s'ajoute une chaîne de montre enrichie de l'inscription italienne "Dolce Vita"; ils dévoilent aussi des études à destination d'une clientèle aristocratique. Plusieurs dessins de couronnes héraldiques de la noblesse française : comtale, marquisale et vicomtale attestent ce point. S'ajoutent des pièces à messages tels que : "Good luck", "Happy new year" ou encore "Happy Christmas", dont on peut imaginer qu'elles sont destinées à partir dans des pays anglophones, à la différence des compositions "Amitiés" ou "Je t'aime" reproduites dans l'album n°3 (Figure 12). Dans la mouvance des pièces de sentiments, on note la présence massive de dessins de bijoux à forte dimension symbolique comme des fers à chevaux et trèfles pour la chance, des nœuds et flèches pour l'amour et des lunes pour la féminité. Un bracelet émaillé du plus bel effet (Figure 13) : ponctué de quelques diamants et d'un bleu profond que nous ne savons si la couleur voulue était soit celle-ci soit un bleu de Sèvres intense et lumineux. Si ce bleu nuit à la limite du noir était désiré, il s'agit peut-être ici d'un bijou de demi-deuil dont l'inspiration rappelle le nœud d'Héraclès, emblème de protection et d'amour ne pouvant être défait.

Oscillant entre historicisme, éclectisme et naturalisme, Soury, à l'instar de son confrère Paul Robin (1843-1931) s'inscrit



Figure 11 : a) Différents projets de broches ou bracelets avec prénoms en diamants ou émail, Album n° 2. b) Projet pour une broche en or et diamants composée d'un motif de flèche et du prénom "Conchita", Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 11: a) Various brooch or bracelet designs with first names in diamonds or enamel, Album No. 2. b) Design for a gold and diamond brooch composed of an arrow motif and the name "Conchita", Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 12 : Projets de broche en or, émail et diamants avec des inscriptions anglaises et françaises "Happy Christmas", "Happy New Year", "Good Luck", "Je t'aime" et "Amitié", Album n° 4. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 12: Gold, enamel and diamond brooch designs with English and French inscriptions "Happy Christmas", "Happy New Year", "Good Luck", "Je t'aime" and "Amitié", Album No. 4. Source: Private Collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 13 : Projet pour un bracelet en or et émail, Album n° 4. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 13: Design for a gold and enamel bracelet, Album No. 4. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.

parfaitement dans l'esprit de son temps. Plusieurs analogies peuvent d'ailleurs être observées entre les productions de ces deux maisons de la place parisienne, actives toutes deux entre les années 1880 et 1910¹. L'examen des cinq albums de dessins de bijoux de la maison Robin, conservés au Musée des Arts Décoratifs de Paris depuis 1934, permet de faire certains parallèles² (Figure 14). Des similitudes entre des modèles édités dans *Le bijou, revue artistique et industrielle de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie* et certains projets effectués par Louis Soury confirment que le joaillier suit les modes de son époque (Figure 15). Ce périodique, composé de

¹ Voir le travail de recherche d'Eva Petit-Conil, La maison Robin (1824-1934). Étude d'un fonds de dessins de bijoux conservé au Musée des Arts Décoratifs. Mémoire de recherche en muséologie, Paris, École du Louvre, octobre 2020.

² Des rapprochements peuvent être faits entre certains modèles proposés par la maison Paul Robin et les dessins de Louis Soury : motifs de fers à cheval (n° inv. CD6660.376-384), broches croissant de lune et étoile (n° inv. CD 6660.164-170 ; n° inv. CD 7288.1-6 et plusieurs projets de l'album n° 3 de Soury) un modèle de diadème en diamants à motifs de nœud (n° inv. CD6667.82-86 et un dessin de l'album n° 1 de Soury), modèles de bagues serpentiformes (n° inv. CD et plusieurs projets de l'album n° 2 de Soury).

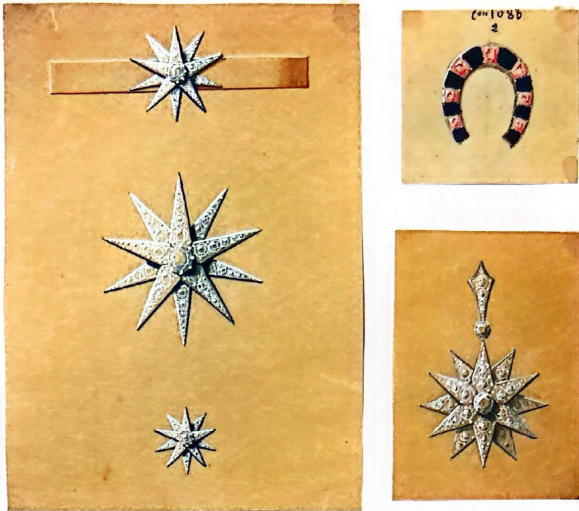


Figure 15 : Modèles de bijoux "Planche 24" reproduite dans *Le Bijou : Revue artistique et industrielle de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie*, chromolithographie en couleur, vol. 14, décembre 1887, Paris, Jules Rothschild Éditeur. N° PER_LP12 et Photo : Bibliothèque Forney, Paris.

Figure 15: Jewelry designs "Plate 24" reproduced in *Le Bijou: Revue artistique et industrielle de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie*, chromolithographie en couleur, vol. 14, December 1887, Paris, Jules Rothschild Éditeur. N° PER_LP12 and photo: Bibliothèque Forney Paris.

planches chromolithographiques de pièces de bijouterie et de joaillerie, publié entre 1874 et 1913, véritable "musée pratique" à l'usage des artisans de la Belle Époque peut avoir été consulté par notre joaillier et influencer ses créations.

En plus de proposer une joaillerie typique de la fin du XIX^{ème} siècle que l'on peut aisément rapprocher de plusieurs réalisations d'Oscar Massin (Figure 16a,b), les dessins de Soury présentent également des inspirations fantastiques comme des fées et des chimères (album n°2).

Figure 14 : Différents projets de broches, bracelet et pendentif en forme d'étoile à 10 branches en argent (?) platine (?) et diamants et un projet de broche (?) en forme de fer à cheval en or, rubis et émail ? Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 14: Various designs for brooches, bracelets and pendants in the shape of 10-pointed stars in silver (?) platinum (?) and diamonds and a design for a brooch (?) in the shape of a horseshoe in gold, rubies and enamel, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 16 : a) Oscar Massin, Branche d'Eglantine. "Prototype pour un modèle devenu classique", reproduit dans Vever (1906-1908, p.227). Photo : Paris, Bibliothèque nationale de France. b) Projet pour une broche représentant une branche d'églantier, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 16: a) Oscar Massin, Eglantine Branch. "Prototype for a model that became a classic", reproduced in Vever (1906-1908, p.227). Photo: Paris, Bibliothèque nationale de France. b) Design for a brooch representing a rosehip branch, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.





Figure 17 : Projet pour une broche Pharaon Sphinx en or et émail, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 17: Design for a Pharaoh Sphinx brooch in gold and enamel, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 18 : Différents projets (broches, colliers et montres) de style Art nouveau, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 18: Various Art Nouveau style projects (brooches, necklaces and watches), Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.

Au sein de ce même album, on peut encore apprécier un exemple d'égyptomanie sur une broche Pharaon Sphinx (Figure 17). La présence de pièces Art nouveau (album n°3) (Figure 18) et influencées par le japonisme permet d'affirmer encore une fois que Soury était à l'écoute de son époque et qu'il concevait des bijoux en suivant la mode et les goûts de ses clients. Il embrasse donc ces deux tendances et propose, comme bien d'autres créateurs, des broches/pendentifs où prime un visage féminin à la chevelure ondoyante. La référence au Japon s'invite quant à elle à travers le motif de la grue et du héron (Figure 19a,b).

L'examen précis des croquis révèle des pièces parfois amusantes, mais aussi atypiques, comme une petite broche qui représente un putto et une chèvre vraisemblablement capricieuse (album n° 3). Il s'agit possiblement d'une libre interprétation du mythe de

Jupiter et Amalthée : enfant, Jupiter est confié par sa mère Rhéa à sa nourrice Amalthée qui vit sur le mont Ida avec sa chèvre, dans le but de le sauver de son père Cronos qui voulait le dévorer. À quel moment la légende confond-elle la nourrice et la chèvre ? Les sources divergent, mais on connaît de très nombreuses représentations de ce récit comme un camée en pâte de verre de la Rome Impériale, conservé au cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale de France (n° Inv. Chabouillet.3351) ainsi qu'un pendentif en verre, saphirs et émail de René Lalique datant de 1905-1906 et reprenant les mêmes éléments iconographiques de cette histoire. L'interprétation la plus célèbre du mythe reste celle signée du Bernin et intitulée *La chèvre Amalthée avec Jupiter enfant et un faune* dont la réalisation est datée entre 1609 et 1615 et est exposée à la Galerie Borghèse de Rome (Figure 20a,b).



Figure 19 : Deux projets de broches en or et émail ? de style japoniste, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 19: Two designs for gold and enamel brooches in the Japonism style, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.



Figure 20 : a) Projet de broche en or, argent, platine (?) et diamants représentant un putto et une chèvre, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels. b) Le Bernin, *La chèvre Amalthée avec Jupiter enfant et un faune*, marbre, entre 1609 et 1615, Rome, Galerie Borghèse. Photo : Wikimedia Commons.

Figure 20: a) Design for a brooch in gold, silver, platinum (?) and diamonds representing a putto and a goat, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels. b) Bernini, *The Goat Amalthea with the Infant Jupiter and a Faun*, marble, between 1609 and 1615, Rome, Borghese Gallery. Photo: Wikimedia Commons.

Continuons avec deux études de broches dépeignant un épagneul et un lapin qui se cachent derrière une barrière (album n° 3). La thématique de la cynégétique est présente dans le travail de Soury, en témoigne des projets d'épingles avec des dents de cerfs ou des dents d'animaux (lion ?) dans l'album n° 1. Ces deux petites broches, qui par leur figuration rappellent les créations d'Hubert Obry (1808-1853) (Vever, 1906)[20], sont à rapprocher du travail du sculpteur français Antoine-Louis Barye (1796-1875) renommé pour ses œuvres animalières dont on connaît au moins deux exemples de bronzes représentant des épagneuls chassant un lapin : "Épagneul en arrêt sur un lapin" vers 1845 conservé au Petit Palais à Paris sous le numéro d'inventaire PPS904 et "Two Dogs and a Rabbit" conservé au Walters Art Museum sous le numéro d'inventaire 27.194 (Figure 21a,b). Autre exemple avec une broche dont on peut penser qu'elle est une interprétation du roman historique *Notre-Dame de Paris* (1831) de Victor Hugo et qui reproduit Esmeralda et Quasimodo au-dessus d'une cloche (Figure 22).

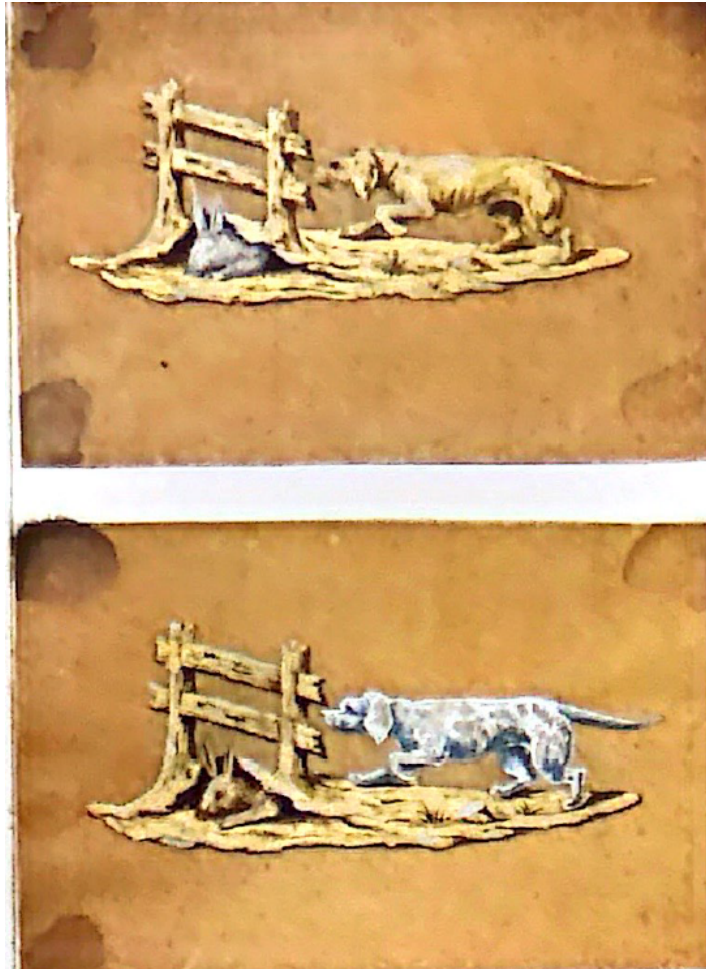


Figure 21 : a) Deux projets de broches en or, argent (?) représentant un épagneul et un lapin, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels. b) Antoine-Louis Barye, Épagneul en arrêt sur un lapin. Bronze avec patine, sculpture en ronde-bosse, vers 1845. Collection n° PPS904P & photo : Petit Palais/Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris.

Figure 21: a) Two designs for gold and silver brooches depicting a spaniel and a rabbit, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels. b) Antoine-Louis Barye, Spaniel on point at a rabbit. Bronze with patina, sculpture in the round, circa 1845. Collection n° PPS904P & photo: Petit Palais/Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.



Figure 22 : Projet pour une broche ou un pendentif en or, émail et perle illustrant le célèbre roman de Victor Hugo *Notre-Dame de Paris* et figurant les personnages d'Esmeralda et Quasimodo, chacun dans un élément d'architecture quadrilobé ainsi que Djali, la chèvre et une cloche, Album n° 3. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 22: Design for a brooch or pendant in gold, enamel and pearl illustrating Victor Hugo's famous novel *Notre-Dame de Paris* and featuring the characters of Esmeralda and Quasimodo each in a quatrefoil architectural element as well as Djali, the goat and a bell, Album No. 3. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.

Parmi les éléments importants contenus dans les albums, plusieurs pages de l'album n° 4 (Figure 23) sont dédiées aux bracelets-ruban, ceux-là mêmes qui ont fait l'objet d'un brevet en 1891. On peut donc imaginer que ces dessins datent plus ou moins de cette époque. Ce ne sont pas moins d'une vingtaine de croquis qui permettent de comprendre le fonctionnement de cette pièce, constituée d'un ruban parfois coloré et qui se termine comme une montre avec un fermoir de type ardillon. S'y ajoutent des composants décoratifs qui semblent modulables et même interchangeables comme : des barrettes serties de rubis, des fleurs de lis au cannage d'or et de diamants, des éléments en or ou en argent enrichis de pierres ou de petits trèfles pour ne citer que ces quelques exemples.

CONCLUSION

Les albums de la firme Soury témoignent du volume important de bijoux sortis des ateliers de celle-ci. Pourtant, l'étude de ces dessins montre que les projets créés par le joaillier ne sont pas très différents

de ceux initiés par des maisons concurrentes telles que Oscar Massin, René Lalique ou encore Paul Robin pour ne citer que ces trois belles compagnies. La ressemblance et la répétition des modèles comme des sources d'inspiration similaires démontrent à la fois ce qui plaisait aux clients de l'époque et le dynamisme de ces maisons qui devaient — semble-t-il — fabriquer certaines pièces en possible grande quantité. Nombreux sont les bijoux issus des albums Soury que l'on peut qualifier de communs, ce qui rend difficile l'identification. En effet, plusieurs critères sont nécessaires pour affirmer avec assurance une provenance : dessins, poinçons et livres de commandes ou de stock — quand ils ont survécu — sont des sources qu'on ne peut ignorer. Louis Soury étant désormais oublié, la recherche de ses poinçons de maître ne peut être éludée. Il semble aujourd'hui certain que la majorité des archives de la maison aient disparu et ne restent donc que les dessins qui peuvent — s'il n'y a pas de poinçon — permettre de poser une hypothèse documentée sur l'origine d'un bijou et son contexte de fabrication.

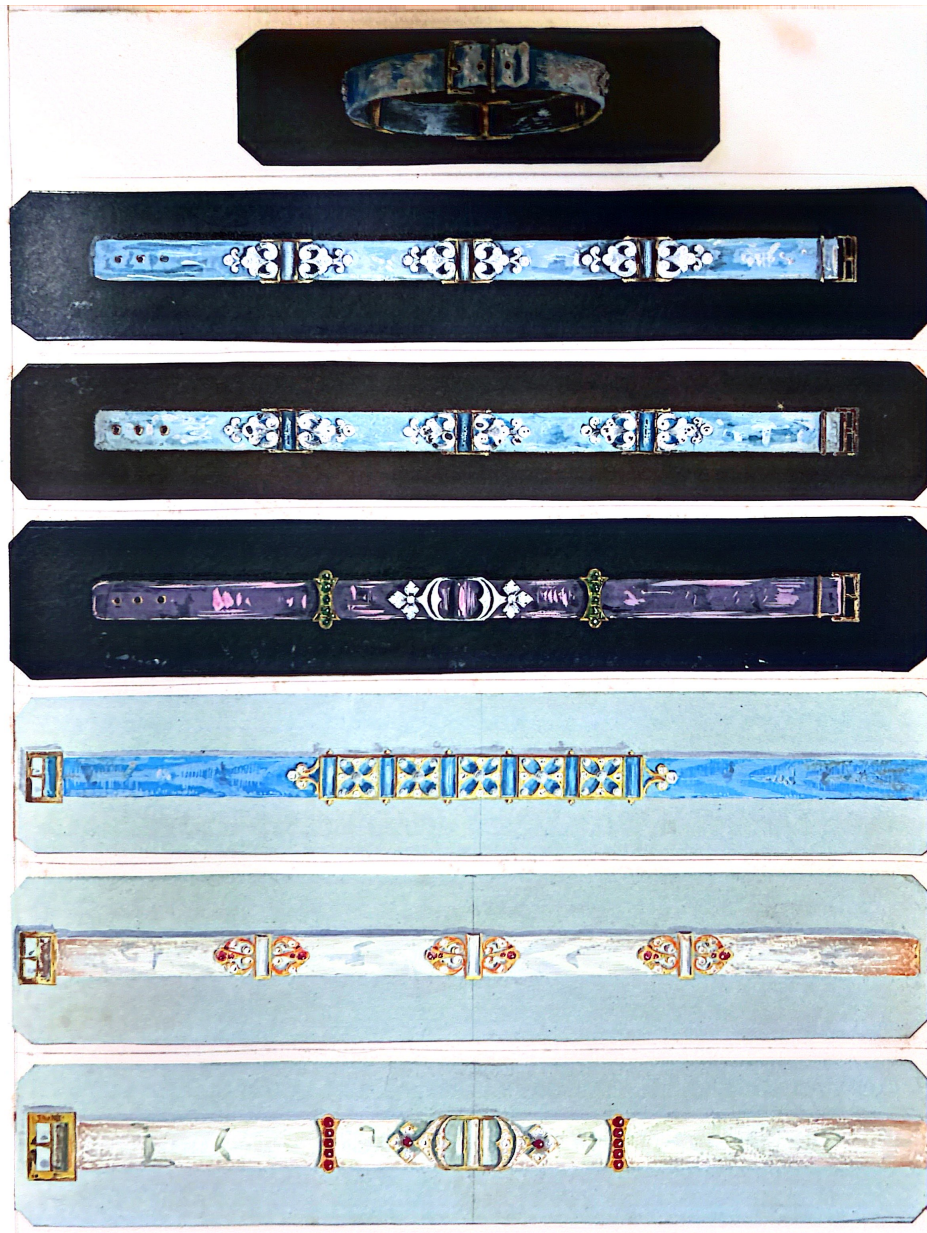


Figure 23 : Différents modèles de bracelets-ruban avec fermoir de type ardillon, Album n° 4. Source : Collection privée Alexandre Rieunier jewels.

Figure 23: Different models of ribbon bracelets with a pin clasp, Album No. 4. Source: Private collection Alexandre Rieunier jewels.

BIBLIOGRAPHIE

[1] **Du Ham C. (1893)** Promenade dans Paris, les nouveautés de l'année, *Le Figaro*, 23 décembre 1893, p. 5.

[2] Union Centrale des beaux-arts appliqués à l'Industrie, *Bulletin de l'Union centrale : revue mensuelle des beaux-arts appliqués à l'industrie*, 1er août 1876, p.139 et p.224.

[3] *La Chronique des Arts et de la curiosité : supplément à la Gazette des beaux-arts*, 11 novembre 1876, p.305.

[4] *Bulletin de l'Union centrale*, 1876, p.224.

[5] *Annuaire-Almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration*, Paris, Firmin-Didot frères : (a) 1857, pp.412 et 653 ; (b) 1er janvier 1861, p.1107 ; (c) 1er janvier 1887, p.879 ; (d) 1er janvier 1893, p.698 ; (e) 1er janvier 1898, p.810 ; (f) 1er janvier 1901, p.3194.

[6] *Le Figaro* : (a) 4 août 1917, p.3 ; (b) 18 octobre 1895, p.1 ; (c) *Le Figaro*, 4 juin 1907 ; (d) 8 décembre 1895, p.4 ; (e) 3 novembre 1893, p.3 ; (f) 12 avril 1895, p.3.

[7] **Coffignon A. (1888)** *Paris-Vivant : les coulisses de la mode*, Paris, À la Librairie Illustrée, pp.240-241.

[8] **Vicomtesse de Réville (1899)** "La Mode", *L'Écho de Paris*, 15 mars, p.2.

[9] *Gil Blas : Échos et Nouvelles* : (a) 31 décembre 1895 ; (b) 15 novembre 1895 ; (c) 25 décembre 1895 ; (d)

[10] *New York Herald*, 10 mai 1894, p.4.

[11] *La Vie Parisienne*, 6 avril 1895.

[12] *L'Écho de Paris*, 15 mars 1899.

[13] **Frivoline (1896)** "Art et chiffons", *L'Art et la Mode* : (a) 20 juin, p.430 ; (b). 16 mai 1896, p.330.

[14] *Le Temps* : (a) 17 oct. 1913, p.6 ; (b) 29 mai 1914, p.6.

[15] *La Liberté*, 16 avril 1917, p.2

[16] *Le Musée social, annales*, Paris, Arthur Rousseau Éditeur, 1905, pp.

[17] *l'Annuaire du grand monde parisien et de la colonie étrangère*, 1908, p.487

[18] *Paris-mondain : annuaire du grand monde parisien et de la colonie étrangère*, 1908, L. Jeannet, Paris, p.487.

[19] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants exposés au Palais des Champs-Élysées le 1er mai 1896*, Paris, Imprimerie Paul Dupont, 1896, p.375.

[20] **Vever (1906-1908)** *La bijouterie française au XIXe siècle*, Tome 1-3, Paris, H. Floury, p.313.